Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 33 (1888)
Heft: 12

Artikel: Variété : une batterie d'artillerie au Furke-Pass
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-336797

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 22.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

troupe montre par sa gaîté qu'elle a bien supporté les fatigues de la matinée.

On repart à 3 heures et, après deux heures de marche, on arrive au Sépey. La pluie tombe serrée ; les hommes sont contents de trouver une soupe chaude et de bons cantonnements.

4me jour. Du Sépey à Aigle. Parcours, 10 kilomètres.

Le bataillon se rassemble par une pluie torrentielle qui est tombée pendant toute la nuit et qui, le même jour, faisait tant de ravages à Lavaux et Lausanne. A 8 h. 10 on se met en marche en laissant en arrière un seul homme qui, ensuite d'une chute faite au cantonnement, sera conduit à Aigle en char. Malgré le mauvais temps les hommes chantent et plaisantent; ils savent que l'étape est courte.

A 10 heures la pluie redouble, le ciel est noir, le tonnerre gronde; c'est au milieu d'une triple haie de parapluies que le bataillon, trempé jusqu'aux os, fait son entrée à Aigle. Il est conduit au Stand où l'on distribue à chaque homme une demi-bouteille d'un excellent vin offert à leurs frères d'armes par les carabiniers de landwehr et de landsturm de la localité. Puis les compagnies sont conduites dans leurs cantonnements où elle reçoivent la soupe. Après-midi la pluie tombe toujours ; les hommes sont consignés et nettoyent armes, habits et équipements.

Le lendemain matin, par un temps superbe, M. le colonel-divisionnaire Ceresole passe l'inspection du bataillon sur la place des Glariers.

Après quelques mouvements de l'école de bataillon a lieu le défilé fort bien réussi.

M. le colonel Ceresole remet à M. le major Milliquet, commandant du bataillon, la lettre suivante dont il est donné lecture à la troupe :
« Monsieur le major. Je vous charge d'exprimer à votre bataillon ma
» satisfaction complète au sujet de sa discipline, de sa tenue et de
» son entrain pendant l'exercice de marche de quatre jours que je
» viens de faire avec vous. Malgré des chemins et un temps qui ren-
» daient cet exercice souvent difficile et pénible, le bataillon de cara-
» biniers n° 1 a prouvé qu'il est une troupe d'élite et qu'en cas de
» danger la Patrie peut compter sur lui. »

A 10 h. 15 le bataillon était licencié à la gare. S.-Ed. de M.

VARIÉTÉ

Une batterie d'artillerie au Furke-Pass.

Cet extrait, dû à la plume de M. Th. de Vallière, a paru dans la *Bibliothèque universelle,* numéro de janvier 1870 :

Nous venions de nous asseoir sur la large galerie de l'auberge de Murren, admirant le Silberhorn et écoutant ses avalanches, lorsque tout à coup mon cousin, tournant la tête du côté du sentier qui arrive de Lauterbrunnen, s'écria :

— Mais, tiens, n'est-ce pas de l'artillerie qui monte ici?

J'avais quitté mon régiment depuis deux mois, trop heureux de ne plus entendre parler canons, et voilà qu'en Suisse, à 1630 mètres au-dessus de la mer, pendant une promenade de vrai touriste, les canons me poursuivaient! C'était jouer de malheur. Aussi fut-ce sans me déranger de ma chaise de bois que je laissai défiler devant l'auberge une batterie de montagne, une vraie batterie, comme celle que j'avais en Afrique en 1862, avec ses canons démontés portés à dos de mulets, avec ses caissettes à munitions et ses artilleurs armés de pelles et de pioches.

Une demi-heure après, entraient dans la galerie trois ou quatre officiers qui demandèrent des rafraîchissements, et certes ils en avaient le droit, car, en uniforme, venir si haut sans pouvoir s'arrêter quand on veut, s'habiller comme on aime et regarder où il plaît, ce doit être une corvée qui me rappelait certaines courses de la Kabylie, avec cette différence que le Djebbel-Gouffi ne se peut comparer à la Jungfrau.

Pour des officiers de milices, ces messieurs ne me parurent pas trop mal; ils se racontaient en riant les aventures d'un bivouac de la veille, quelque part entre Interlaken et Lauterbrunnen.

Je crus comprendre que leur batterie faisait partie de ce qu'on appelle dans le pays une école de recrues, où les artilleurs suisses ont la prétention de dresser, en cinq ou six semaines, quelques centaines de jeunes gens qui entrent au service n'ayant jamais vu un canon, et qui doivent en sortir sans se rendre bien compte de la manière dont on le charge.

Heureusement, je n'avais rien à voir dans leur artillerie! Aux explications que donna l'un d'eux à un bon vieux flegmatique Anglais, je compris que l'école, tirant à sa fin, les recrues des batteries de montagne faisaient une espèce de course, comme on dit qu'en font les pensionnats. Cette promenade finie, tous ces hommes, fiers de leurs lauriers et se croyant des foudres de guerre, devaient rentrer chez eux pour y reprendre qui sa charrue, qui sa boutique d'épicerie. Heureux pays, où l'on se figure faire des soldats en quelques jours!

Bien plus préoccupé d'un magnifique coucher du soleil que de mes soi-disant camarades, j'étais en admiration devant le sublime paysage qui se déroulait devant nous et la majestueuse grandeur du panorama, quand un bruit de chaises attira de nouveau mon attention. Un personnage nouveau venait d'entrer : ces messieurs, debout, saluaient leur colonel.

Pas trop gonflé de son importance, comme le sont ordinairement ces espèces d'officiers, ce semblant de colonel me fit l'effet d'un assez bon garçon. Il demanda des détails sur la marche des jours précédents; un officier, les cheveux taillés en brosse et le gilet ouvert, lui répondit; c'était, paraît-il, un major. Du reste, ils ont tous le même uniforme, je n'ai su y voir aucun signe distinctif, si ce n'est la couleur du drap, le colonel et le major étant habillés de drap vert, les autres de drap bleu.

Le soir, au moment de nous coucher, mon cousin, qui venait de jeter son cigare, me dit :

— Demain, nous refaisons au soldat; j'ai causé une bonne heure avec le colonel, et il nous invite à courir les montagnes avec lui.

— Ah! mais non, mais non, je sors d'en prendre, moi, et si je suis venu en Suisse, ce n'est pas pour faire dans ces montagnes ce que je fais depuis tantôt dix-huit ans! Vas si tu veux, je reste à Murren; la vue y est belle, le vin pas mal, et la population ne me déplaît pas.

J'eus beau résister; je fus battu sur toute la ligne, tant et si bien que, le lendemain, à cinq heures du matin, furieux, mais un agréable sourire aux lèvres, je me laissais présenter au chef de l'école de recrues de Thoune qui, ayant quitté la veille son formidable commandement, avait couru après sa batterie de montagne pour lui faire passer le Furke-Pass, passage à 2611 mètres (8700 pieds) de hauteur, qui conduit de la vallée de Lauterbrunnen dans celle de la Kander. On m'assurait que je serais le soir même à Thoune, où mon bagage m'attendrait : le chemin serait assez difficile et pénible par moments; mais, enfin, les batteries d'artillerie ne vont pas où perchent les chamois; avec de la patience, j'arriverais à Thoune, mais je me promis que mon cousin me le payerait. On attache mon sac à un bât, et me voilà suivant l'artillerie de l'Helvétie dans ses excursions. Qui l'aurait dit? pourvu que mes camarades ne l'apprennent pas, on se moquerait joliment de moi au 2e d'artillerie.

Le chemin, qui de Murren s'élève sur les pentes de la montagne, nous amena peu à peu, entre deux rangées d'agrestes cloisons formée de longues bûches de sapin, jusqu'au sommet des monts qu'on distingue du village; là on mit en batterie assez proprement, et avant de les perdre de vue, nous apprîmes aux hôtes de M. Sterchi que la majestueuse colonne dont pour mes péchés je faisais partie, était définitivement en route : les obus lancés à une assez jolie portée allèrent briser un petit sapin qui servait de cible, et les échos semblèrent nous répondre du fond de la vallée.

Après le tir, exhortation pastorale du colonel, qui rappelait à ses hommes de marcher lentement, tranquillement, à leur pas ordinaire, de garder, en gravissant les pentes, quinze pas entre les mulets, de se taire et de marcher, marcher toujours.

Un contrefort du Murrenberg passé, nous nous trouvons dans un

pays tout nouveau pour moi. Les derniers sapins avaient disparu, la neige n'était pas encore là, mais on la sentait venir : l'herbe, le roc, et toujours le roc et l'herbe, puis de temps à autre un ruisseau qui courait en secouant son écume. Nous étions dans une espèce de vaste amphithéâtre dont nous devions faire le tour en restant à mi-côte pour ne pas avoir trop à gravir. En arrivant au milieu, nous passons le torrent du Schiltbach et nous avons devant nous une pente de 45°. C'était raide ! En Afrique, on ne les passe guère avec des bêtes chargées. Je regarde le colonel, il marchait en fumant, un bâton à la main, sans avoir même l'air de se douter que nous n'étions pas au Bois de Boulogne. Le premier cheval attaque hardiment la montée ; point de route battue ; on avançait sur l'herbe glissante en faisant des zigs-zags, chacun gardant sa distance. Je regardais ces conscrits de trente jours, poussant leurs bêtes chargées d'un canon de 200 livres ou d'un affût du même poids environ, et me demandais si ces gaillards comprenaient que grimper là, c'était tout uniment un petit chef-d'œuvre ! Tout à coup un cheval s'abat ; il va rouler, entraînant ceux qui le suivent ! Pas du tout, les artilleurs sont autour de la bête et l'un d'eux charge déjà sur son épaule la pièce que le pauvre animal ne peut plus porter.

J'ouvre de grands yeux, personne n'a l'air de le trouver étonnant, je fais comme tout le monde et la colonne continue à marcher.

Arrivés au sommet d'un des grands côtés de l'amphithéâtre dont nous venons de parcourir, tout en nous élevant toujours, presque toute la demi-circonférence, nous nous trouvons tout à coup devant les splendides sommités des Alpes bernoises. Cette solitude immense des hautes montagnes, ce calme grandiose des rochers neigeux a quelque chose de religieusement imposant. Je ne riais plus, j'avais devant moi un spectacle dont même en pensée je n'avais jamais essayé d'imaginer la majestueuse grandeur.

Un nouvel amphithéâtre que nous devions parcourir de la même manière que le précédent, devait nous amener, montant toujours, près du passage cherché. Les chalets de la Bogangenalp, à mi-chemin de la côte, furent traversés sans halte ; on avait hâte d'arriver au pied du Furke-Pass. Comme plus bas, un ruisseau sortant du milieu des rocs descendait vers la vallée ; on le passe pour s'élever encore à travers les rochers et la petite herbe verte. Le paysage semble se resserrer ; les deux montagnes entre lesquelles se trouve le passage se rapprochent et nous dominent. La neige étale ici et là de grandes flaques blanches.

Il va être midi ; depuis le grand matin en route et toujours montant, chacun commence à trouver qu'une halte serait la bienvenue, mais on continue à marcher et le passage cherché ne se trouve nulle part. Enfin, à force de monter, on arrive sur un petit plateau de

gravier entouré de neige; en avant, à droite, à gauche, des rochers énormes ou des pics inaccessibles.

Je cherchais des yeux une issue pour sortir de cette espèce de trou, formé par des parois presque verticales qui nous dominaient tellement qu'elles avaient l'air de vouloir nous tomber dessus. Le major, qui était à mes côtés, me dit, en levant la tête et en clignant de l'œil :

— Eh bien, nous y voilà; c'est le moment de prendre un verre de vin pour se donner des forces.

En effet, entre deux rochers, une sorte d'éboulement formé de débris d'ardoises, de caillous et de sable descendait en forme d'entonnoir jusqu'à nous. Avec ses 60 % de pente, et pour les cent derniers pas 70 %, cet éboulis ressemblait à une cheminée plus qu'à la route que nous devions suivre. Le colonel faisait la mine, il n'avait pas l'air enchanté; il semble que le rapport qu'on lui avait fait sur le passage ne lui avait pas représenté l'affaire comme aussi impraticable. — Moi, prenant mon cher cousin et ami par le bras, je le conduisis à quelques pas, en lui répétant : Tu me le payeras! m'avoir fait grimper ici pour retourner en arrière! On ne peut passer, ils ne passeront pas, et après qu'ils auront bu leur vin, tu vas entendre le colonel donner l'ordre de la retraite. Avec cela le soleil se cache, voici les brouillards et le vent; — tu me le payeras!

On n'en sort pas moins de leurs cachettes pain, viande et vin, et, assis par terre, chacun mange et boit de bon cœur; mais ces messieurs paraissent préoccupés, ils sont ennuyés de revenir sur leurs pas, et cependant, il n'y a pas de temps à perdre si nous voulons être de retour à Murren avant la nuit. — Les soldats, en mangeant leurs rations, assis sur leurs sacs, regardent le col et causent entre eux tout bas. Quant aux pauvres animaux, quelques poignées d'avoine qu'ils prennent dans la main fut leur maigre repas; de l'eau, ils s'en passèrent. Nous, nous avions la neige à deux pas.

Quel ne fut pas mon étonnement, lorsque chacun ayant repris sa place, j'entendis donner les instructions pour la marche. Les canonniers devaient placer leurs sacs sur les bâts vides, et porter, traîner, tirer eux-mêmes leurs pièces, tandis que les mulets, groupés au pied du col, attendraient que la batterie eût passé. Ils sont fous! Je n'osai pas le leur dire, mais certes je le pensais.

Nous parvenons tant bien que mal au pied de l'éboulis, puis, aidés de nos bâtons, marchant des pieds et des mains, suant, soufflant, nous arrivons enfin au sommet du col, et quel col! longueur trois pas, largeur un pas, c'est-à-dire que si un homme peut s'y tenir debout, les pieds de devant d'un cheval commencent à descendre pendant que ceux de derrière montent encore. Pour augmenter le plaisir, en face de la montée, après ce pas qui forme la largeur du col, il y a un rocher à pic de quelques centaines de pieds; pour des-

cendre, il faut, en arrivant au sommet, se glisser en appuyant à droite contre une paroi de rocher, et se laisser dévaler.

Un brouillard, mêlé de neige et de grêle, que le vent poussait avec violence, jugea à propos de se mêler à la fête !... Très étonné de me trouver là, je ne pouvais m'empêcher cependant de regretter la vue que des échappées de brouillard voulaient bien par moments nous laisser entrevoir.

Que faisaient nos conscrits pendant ce temps? L'un portant l'autre et l'autre portant l'un, ils arrivaient, les braves, qui avec une roue sur la nuque, qui avec une pièce sur l'épaule ! Des concrits de trente jours ! cela commençait à me faire un singulier effet, et il me démangeait de leur crier : « Bravo, mes enfants ! »

Pas plus tôt un canon était-il arrivé au sommet, qu'on en assemblait les différentes parties, on mettait la limonière, puis enrayant les deux roues, retenant avec leurs bricoles, trois ou quatre canonniers disparaissaient derrière le gros rocher qui surplombait, et descendaient leur pièce pour ne s'arrêter que dans la neige au pied du col. Quelques-uns, afin d'aider leurs camarades plus faibles, n'étaient pas plus tôt arrivés au sommet qu'ils y déposaient leur fardeau, et, se laissant rouler sur la pente, allaient chercher un affût ou offrir leurs larges épaules à un fardeau nouveau.

En une heure trois quarts, le matériel de la batterie, tout entier monté à dos, se trouvait dans la neige, de l'autre côté du col.

Les chevaux et mulets, espacés de vingt pas, montaient lentement derrière, et, par ordre, attendaient que tout le matériel eût passé, de crainte d'accident, si un des canonniers avait laissé échapper la roue ou la pièce qu'il portait.

Le temps, qui devenait de plus en plus mauvais, détrempait le sol friable qui glissait sous les pieds. Les chevaux n'osaient plus avancer et les soldats du train ne savaient quel moyen employer pour les décider. Tout à coup le premier cheval s'effraie, glisse, et roulant de côté disparaît dans le brouillard pour s'arrêter dans la neige. Le second, un instant après, suit le premier. Ils n'ont point de mal, crie-t-on d'en bas.

L'opération devenait à chaque instant plus critique, le temps se gâtait, il s'agissait de la hâter avant la nuit qui approchait. Les canonniers, exténués de fatigue, étaient d'un côté avec leurs pièces, tandis que le train avec les bêtes de somme se trouvaient encore de l'autre côté. Troisième tentative : arrivée presqu'au sommet du passage, une pauvre bête effrayée tire sur le licol, qui casse, et l'animal roulant sur lui-même, s'arrête également dans la neige, mais cette fois avec les reins brisés. Ordre est donné de désangler et d'enlever tous les bâts, de faire remonter tous les canonniers. Au bout de peu temps ils sont de nouveau là avec cordes et bricoles, et l'opération du hâlage commence pour les pauvres bêtes. On leur passe une

sangle, à la sangle une corde, quinze à vingt-cinq hommes s'attellent à la corde, et mené avec la bride par un soldat qui lui montre son chemin, l'animal est tiré jusqu'au sommet; aussitôt deux hommes se pendent à sa queue et il disparaît dans la descente.

Quand tout a passé, restaient le long de la montée les bâts, sacs, caissettes à munitions, képis, etc., et les canonniers se laissant couler de nouveau, disparaissent dans le brouillard pour revenir, ou avec un bât sur la tête, ou avec trois ou quatre sacs, le tout dans un éboulis humide et glissant qui, dans sa partie supérieure, était trop étroit pour être franchi en zigs-zags et avait 70 % de pente.

Pour moi, depuis deux heures au sommet du col, à côté du commandant, sans manteau, trempé par la neige, gelé par une bise froide, j'avais oublié et ma colère et l'espèce de pitié que cet échantillon d'armée de milices m'avait inspirée. Ces hommes qui, sans murmures, souvent le sourire aux lèvres, à 9000 pieds d'élévation, au milieu de la sauvage horreur d'une tourmente dans les Alpes, presqu'à jeûn et loin de l'ennemi, accomplissaient, sans y être forcés par les impérieux devoirs de la guerre, un tour de force que quelque troupe que ce soit aurait été fière d'accomplir, ces hommes, je commençais à les aimer, et, me rappelant ma batterie absente, j'avais fini par m'intéresser aux moindres détails de leur œuvre; distribuant mes cigares à ces braves gens, j'avais plaisir à leurs rudes et vigoureuses poignées de main.

Il était plus de quatre heures lorsque les derniers débris de la colonne furent ainsi apportés au sommet du col. La neige augmentait et le froid semblait nous crier : Sauvez-vous, la nuit est bientôt là.

Les derniers hommes venaient de descendre, le colonel souriait, me regardant; je ne pus y tenir, et moi, un ancien des armées d'Afrique : — Colonel (eh bien oui, je lâchai le mot), c'est superbe ce que vous avez fait là. — Il tira sa casquette et me tendit amicalement la main.

Ensemble nous nous laissâmes glisser après la batterie.

Au pied de la pente, plus rapide encore que la montée, la batterie en désordre attendait au repos. Chacun s'était arrêté où il avait trouvé place et avait laissé tomber son fardeau.

Il s'agissait maintenant de repartir, et sans tarder; l'ordre est donné, et peu après la colonne s'ébranle pour descendre, le long du Durrenbach, une côte neigeuse ou gravelée. Les animaux à vide descendaient les premiers : on ne pouvait ni atteler, ni charger les bâts. Ces pauvres bêtes, harassées d'émotion et de fatigue, pouvaient à peine porter les sacs des canonniers, qui eux traînaient leurs canons. Cette opération, qui semble si facile en plaine, ne l'était guère ici; tantôt la pièce calugeait sur la neige, tantôt le chemin, en escaliers de rochers, rendait impossible le traînage. Souvent la pièce,

versée en cage, réclamait le secours de ses canonniers qui, exténués du travail précédent, ne manœuvraient plus que lentement.

A six heures du soir nous traversons le ruisseau près des chalets supérieurs du Durrenberg (2004 m.); un peu plus bas, en continuant à descendre en zig-zag sur l'herbe courte et glissante, la colonne arrive à une paroi de rochers, le long de laquelle un mauvais sentier se déroule en hauts et larges escaliers. Il fallait les descendre en appuyant contre la paroi qui surplombait. Nouvelles peines et nouveaux retards. Aux chalets inférieurs du Durrenberg, le pont sur le torrent avait été emmené par les eaux de la veille; il fallait cependant passer, la nuit était là et le chemin encore long. Les pièces, de nouveau démontées, furent transportées à bras, les hommes ne sachant pas, à cause de l'obscurité, si la pierre sur laquelle ils posaient le pied était un caillou ordinaire ou le sommet d'une énorme pierre comme nous en avions tant rencontré pendant la journée. Le train avait heureusement pu passer trois quarts d'heure avant les pièces.

Le guide, qui était des chalets supérieurs, nous avait quitté; la nuit s'établissait peu à peu, calme et majestueuse, et la solitude qui nous entourait n'en était que plus solennelle. Les vrais précipices n'étaient plus à craindre à chaque pas, du moins il nous l'avait dit, et notre chemin était tout tracé dans les prairies.

Cependant les premiers sapins se montrent peu à peu, et nous arrivons à neuf heures du soir, toujours par la pluie, à l'entrée des grandes forêts : le chemin se perd, l'obscurité augmente; depuis longtemps non seulement je ne pensais plus à arriver à Thoune le même jour, mais j'avais abandonné l'idée de parvenir à Kienthal, premier village de la vallée, éloigné de trois ou quatre lieues.

Au bord du bois chacun s'arrête instinctivement et attend un ordre qui lui donne la direction à prendre. On n'entendait que le silence, et chacun se demandait comment la nuit allait se passer, sans abri, sans nourriture, sans feu.... Mais que vois-je briller? Oui, vraiment, ces gaillards allument, malgré des torrents de pluie, un grand feu qui pétille bientôt; en voilà un second, on se réchauffe, les groupes se forment, on cause, je demande du tabac pour mon brûlot; un fort et intelligent garçon me fait place et, assis sur un tronc renversé, oubliant la pluie, j'écoute ces voix connues, et mon souvenir encore une fois me reporte bien loin et bien en arrière.

J'apprends que le commandant, sachant d'après sa carte l'existence de chalets de l'autre côté des grands bois, est en reconnaissance. Au milieu des groupes, allant de l'un à l'autre, les officiers écoutent en silence les propos de leurs hommes; pas une plainte, pas un mot aigre ou même de mauvaise humeur. Chacun est fatigué, mais tous, avec la placide tranquillité de montagnards, attendent... Bientôt, près de moi, des voix entonnent un chant patriotique. Cette harmo-

nie plaintive et douce, répétée en cadence par des hommes, qui, au lieu de se désoler, chantaient, fait sur moi un effet inouï; décidément l'armée de milices montait dans mon estime, et malgré moi je sentais que j'étais avec de vrais soldats, honnêtes et loyaux descendants de ces vieilles troupes suisses qu'on nous avait appris à l'école à estimer et à honorer; ne gardait-elle pas sous ses anciens rois l'artillerie dont la France est si fière aujourd'hui?

Le colonel, une mauvaise lanterne à la main, revint peu après; il avait trouvé les chalets de la Steinenalp, et avec eux un lit sur du foin pour la troupe, une écurie pour les bêtes et pour chacun à manger et à boire. — Gaîment on se remet en route et demi-heure après, assis autour d'un grand feu et d'une immense chaudière où le lait cuisait, nous attendions avec impatience la nourriture dont nous avions un si grand besoin. Après un repas composé de lait chaud et de fromage, — de pain il n'y en avait presque pas, — ces messieurs veillèrent avec sollicitude à ce que chaque homme eût sa couche.

Nous restâmes longtemps autour du feu, séchant l'un après l'autre nos vêtements, finissant nos pipes et parlant des braves gens dont j'avais pu, pendant la journée, admirer la patience et la bonne volonté.

Pour la première fois de ma vie j'avais franchi, au-dessus de la limite des neiges éternelles, un passage des Alpes, je l'avais franchi au milieu de la tourmente, entouré d'hommes qui au départ m'étaient peu sympathiques et qui le soir me semblaient de vieux camarades, presque des amis.

Il était près de deux heures quand, nous aussi, nous allâmes rejoindre la paille qui devait nous servir de lit.

Au matin, de bonne heure, nos vêtements encore humides de la veille, nous reprîmes, toujours par la pluie, le chemin de la vallée. A onze heures, nous étions à Kienthal, petit village où nous attendaient depuis vingt-quatre heures des vivres et des fourrages. A une heure le colonel, qui avait hâte de rentrer à Thoune, remit le commandement au major, offrit à mon cousin et à moi deux places sur un petit char qui l'attendait, et quitta l'auberge.

Avant de dire adieu à messieurs les officiers suisses, je leur serrai la main en les assurant que je serais fier de leur amitié. ***

NOUVELLES ET CHRONIQUE

L'Assemblée fédérale, réunie le 13 courant sous la présidence de M. le major Ruffy, a nommé au Conseil fédéral, en remplacement du regretté Hertenstein, M. le colonel Hauser, membre du gouvernement du canton de Zurich et du Conseil des Etats. L'élu prendra la direc-